“Le Magasin du XIX^e siècle”, 7

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/19896>

DOI : 10.4000/studifrancesi.19896

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2019

Pagination : 363-364

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « “Le Magasin du XIX^e siècle”, 7 », *Studi Francesi* [En ligne], 188 (LXIII | II) | 2019, mis en ligne le 01 février 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/19896> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.19896>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

“Le Magasin du xix^e siècle”, 7

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

“Le Magasin du xix^e siècle”, 7, Seyssel, Champ Vallon, 2017, 301 pp.

- 1 *La Machine à gloire*, tel est le titre, emprunté à Villiers de L'Isle-Adam, du dossier richement illustré sur l'invention de la célébrité aux premiers temps de la publicité, avant l'époque des stars et du battage organisé. Sont disséqués les bienfaits et les méfaits de la gloire «journalisée», ses exploits et ses emballements (les «célébrités du jour»). On aurait pu aussi bien faire état de ses fatigues: que deviennent les grands hommes? Donc la gloire dans tous ses états et degrés, de la fabrique du succès à ses dévaluations, de Chateaubriand, persuadé du «néant de la famosité», à la célébrité démocratico-médiatique, un parcours présenté par José-Luiz Diaz dans *Révolutions de la gloire* (pp. 25-35).
- 2 Il y a le Panthéon et la célébration des centenaires, les statues des «grands hommes», et même la petite monnaie de la gloire distribuée en bibelots, médailles et autres fétiches. À la lecture des dictionnaires biographiques, du Directoire à la Restauration, on constate que la réputation est une matière aléatoire et fragile. Jean-Luc Chappey (*Les dictionnaires historiques, outils de gouvernement des réputations*, pp. 36-43) rappelle leur rôle essentiel dans la fabrication de la réputation et l'établissement de hiérarchies mouvantes. Qui a mieux connu les avantages et les inconvénients de la célébrité ou la précarité de la gloire que l'auteur d'*Atala* au succès fulgurant? À partir de deux chapitres des *Mémoires d'outre-tombe*, Fabienne Bercegol retrace dans *Chateaubriand: gloire oblige!* (pp. 44-51) les étapes de la réflexion sur le culte du génie. Autre exemple, celui de la popularité absolue quoique tardive de Beethoven, ou plutôt du personnage beethovénien, ce dont témoigne abondamment sa «monumentalisation» (tableaux, statues, médailles). Marie Gaboriaud, qui a étudié ce cas dans le détail (*Une Vie de gloire et de souffrance. Le Mythe Beethoven sous la Troisième République*, Paris, Garnier, 2017),

examine l'image du personnage en créateur immortel et vieux fou ridicule (*Un Titan chez les Pardaillan: les deux visages de la gloire beethovénienne*, pp. 52-58).

- 3 Figure tout aussi emblématique et spectaculaire, choisie par Anne-Emmanuelle Demartini qui la connaît bien (*Lacenaire, la gloire paradoxale d'un assassin*, pp. 60-67). Cette fois, on a affaire au cas ambigu d'un criminel adulé par le peuple, surtout dans les prisons et les bagnes, mort auréolé de la gloire du martyr qu'il sut créer et entretenir, d'autant plus qu'il montra sur l'échafaud la même fermeté que Julien Sorel. De ce scélérat qui avait compris la valeur marchande de ses forfaits, on passe à la sacralisation des grandes figures de la littérature par la République. Alain Pagès examine l'hommage populaire rendu à l'un des fondateurs de la liberté politique (*Zola en gloire*, pp. 68-78). La glorification est d'abord celle du héros de l'affaire Dreyfus, qui commence dès avant la mort du romancier avec la publication du *Livre d'Hommage des Lettres françaises* (juillet 1902), et continue entre 1906, quand fut décidé le transfert des cendres au Panthéon, et le 19 mars 1908, lors de la joute oratoire entre Barrès («L'œuvre de Zola a servi dans le monde entier à méconnaître les vertus de notre société») et Jaurès qui voit dans Zola un «chercheur de vérité». La brutalité de cet affrontement se retrouve dans la presse illustrée, même acquise à la cause dreyfusarde, qui donne de l'événement une vision carnavalesque. La panthéonisation de Zola s'est opérée dans un climat hostile et au détriment de l'œuvre «reléguée à l'arrière-plan» (ajoutons l'exemple de Proust qui trouve «l'envoi de Zola au Panthéon stupide»). Ce n'est qu'au xx^e siècle que cette image fracturée disparaîtra au profit d'une vision unifiée.
- 4 La mise en gloire littéraire suppose l'intervention d'agents efficaces, au premier rang desquels l'éditeur. Avec son *Portrait de l'éditeur en majesté* (pp. 79-87), Jean-Yves Mollier revient sur la légende de ces puissances parfois contestées que furent Michel Lévy, Eugène Renduel, Louis Hachette, Alphonse Lemerre ou Pierre-Jules Hetzel, prédécesseurs de B. Grasset et G. Gallimard. Mais il arrive que la «machine à gloire» ait quelques ratés, notamment quand est dénoncé l'histrionisme d'une époque qui adule acteurs et actrices. Jean-Claude Yon a choisi la charge de Mirbeau contre Constant Coquelin ou, plus exactement, contre la faveur dont jouissent les acteurs auprès du public qui veut tout savoir de leur vie, lesquels artistes ne manquèrent pas de répliquer (*L'affaire du "Comédien" de Mirbeau (1882). Presse et théâtre au temps du "star system"*, pp. 88-95). Plus de vingt ans après son attaque, l'auteur de *Les Affaires sont les affaires* fit amende honorable en publiant une défense du «prolétariat artistique». Le star system impose son nouveau régime par la photographie qui a bouleversé les codes classiques de la gloire. Sous la III^e République, le portrait photographique est une nouvelle stratégie de communication, comme le prouvent les exemples de Hugo, Sarah Bernhardt, Loti, Nadar, retenus par Martine Lavaud (*Machines à gloire et chambres noires*, pp. 96-104). Mais avant l'industrie photographique, il y eut *La gloire par le rire* (pp. 105-111), cette apothéose grotesque de l'écrivain que Jean-Didier Wagneur observe dans la petite presse littéraire et satirique et les nombreux recueils de portraits qui succèdent au Panthéon-Nadar et au *Grand chemin de la Postérité* de Roubaud.
- 5 De la gloire déclinée mécaniquement et à portée de tout un chacun, jusqu'à la gloriole et le bruit, on s'est abondamment moqué, particulièrement Villiers de L'Isle-Adam dont la fameuse machine doit satisfaire les auteurs dramatiques en leur assurant la gloire à coup sûr. Françoise Gaillard en donne quelques exemples (*Sic itur ad astra*, pp. 112-117). S'il y a l'apothéose réservée aux figures tutélaires héroïsées par les monuments et les

cérémonies, il y a aussi la célébrité autogérée par les auteurs de romans vendus à des centaines de milliers d'exemplaires (en 2019, on ne peut s'empêcher de penser à A. Nothomb, M. Lévy et G. Musso). Julien Schuh (*L'écho de la gloire, du Panthéon au journal*, pp. 118-125) montre comment s'organise et se construit de toutes pièces cette célébrité au comptant, par le biais de la réclame et de l'auto-mise en scène, dans les collections de portraits Félix Potin ou Lefèvre-Utile ou par la diffusion de cartes postales. La gloire peut être attribuée à n'importe qui ou, en tout cas, à des personnalités non connues du public, tel Mallarmé dont «la haute personnalité littéraire ne se révèle que les mardis soirs à quelques personnes choisies», relève Huret dans son *Enquête*. En guise de complément à ces diverses fabriques de la célébrité, on se reportera à *La gloire en florilège* de J.-L. Diaz et J.-D. Wagneur (pp. 126-147), répertoire qui illustre parfaitement la sentence de Sainte-Beuve: «arcs de triomphe pour quelques-uns [...]; fourches caudines pour le grand nombre». Le dossier se clôt sur les «Orientations bibliographiques» proposées par Victoire Feuillebois et Marie-Clémence Régnier (pp. 148-155).

- 6 Après les habituelles rubriques sur l'activité culturelle des années 2016-2017 et quelques témoignages extraits d'archives officielles (rapports d'un indicateur de police en 1853, discours de Ferry en 1883 sur l'art de gouverner), auxquels J.-C. Yon ajoute une pièce oubliée de Courteline, *La Conversation d'Alceste*, qui fut un grand succès en 1905, on revient aux métamorphoses de la gloire dans «Le XIX^e siècle intime» (pp. 254-281) et «L'esprit des lieux. Les statues des grands hommes à Paris» (pp. 283-301). D'abord la passion romantique de la gloire en ses diverses scénographies ou ses imaginaires (Beyle, Balzac, Flaubert, Sarah Bernhardt) que présente Brigitte Diaz (*La gloire vue des coulisses*, pp. 254-258). Ces exemples sont complétés par les réflexions d'une jeune peintre de vingt-six ans dont Dominique de Font-Réaulx rappelle l'angoisse d'échouer («*La gloire n'est pas un vain mot pour moi*». *Fragments sur la gloire dans le "Journal" d'Eugène Delacroix*, pp. 259-262), ainsi que par les écrits de comédiennes célèbres, évoqués par Florence Filippi (*L'actrice et son double: Mémoires et correspondances d'interprètes au début du XIX^e siècle*, pp. 263-269), et Anne Martin-Fugier (*Sarah Bernhardt, "Ma Double Vie"*, pp. 270-274). Il y a aussi les baudruches de la gloire pour ceux qui s'imaginent gravir un podium déjà fort encombré. Stéphane Gougelmann a retenu le cas d'un observateur sans pitié, y compris pour lui-même (*Jules Renard et la «gloriette» littéraire*, pp. 275-278). Les rosseries d'un côté, de l'autre les échanges intimes et mesurés entre un citoyen du monde et une grande dame des lettres, rapidement évoqués par Marie-Bénédicte Diethelm (*Lettres d'Alexandre de Humboldt à Claire de Duras (1814-1828)*, pp. 279-280). C'est en compagnie de François Kerlouégan (*Sculpter la gloire*, pp. 282-288), Claire Garcia (*Le paradoxe de la statuaire publique: une éphémère immortalité*, pp. 289-294), et M.-C. Régnier («*Colosses de bronze ou d'albâtre: bustes et statues d'écrivains en France (1770-1903)*», pp. 295-301) que s'achève le parcours par une promenade dans le Paris de la Belle Époque et dans quelques villes de province où furent généreusement statufiés les grands hommes de 48 et ceux des II^e et III^e Républiques, mais aussi Molière, Corneille, Voltaire, Diderot. Alors la statuophilie virait à la statuomanie. On comprend que la machine à gloire fut au XIX^e siècle une déferlante.